

TEXTE D'ANALYSE
N°12/2023

PUBLICATION SUR SITE
WEB : DECEMBRE 2023

L'AUTEURE
NATHALIE
GRANDJEAN,
DOCTEURE EN
PHILOSOPHIE, CHARGÉE
DE RECHERCHE FNRS,
UCLOUVAIN SAINT-
LOUIS BRUXELLES.

QUAND LA NATURE REPREND SES DROITS : LES ÉCOFÉMINISMES

L'écoféminisme tâche de croiser les enjeux politiques de l'écologie et des féminismes, en articulant la relation qu'il y a entre l'exploitation et la domination de la nature par les humains ainsi que l'exploitation et l'oppression des femmes par les hommes. Pour les écoféministes, la destruction de la nature n'est pas imputable à l'ensemble de l'humanité, mais aux hommes, qui ont construit une civilisation sexiste et scientiste et, plus largement, une société de domination. Elles soutiennent que les femmes et l'environnement subissent les mêmes forces de domination et d'exploitation face au capitalisme financier et à la mondialisation. En ce sens, les femmes et la nature sont des externalités économiques, c'est-à-dire qu'elles travaillent sans rémunération, elles sont des ressources. Les femmes, par leur travail domestique gratuit, se révèlent être indispensables au capitalisme, tout comme la nature est considérée une source « inépuisable » de matières premières à exploiter. Étendant la vision écoféministe aux peuples colonisés et/ou du Sud, des écoféministes comme Vandana Shiva et Maria Mies ajustent notre vision du patriarcat : il est en sur une triple exploitation et appropriation de la nature, des femmes et des peuples colonisés.

« Partout, les femmes étaient les premières à protester contre la destruction de l'environnement. Comme militantes dans les mouvements écologistes, il nous est apparu clairement que la science et la technologie n'étaient pas neutres au niveau du genre ; et ensemble avec beaucoup d'autres femmes, nous avons commencé à entrevoir un lien étroit entre la relation d'exploitation et de domination de la nature par l'homme (mise en place par la science moderne réductionniste depuis le 16e siècle) et la relation d'exploitation et d'oppression des femmes par les hommes qui prédomine dans la plupart des sociétés patriarcales, même dans les sociétés modernes industrielles¹ »

Par ailleurs, les écoféministes se distinguent de la plupart des autres féministes en cherchant à valoriser des liens spirituels et religieux à la nature, négligés car également dominés par la suprématie masculine et le patriarcat (comme Joanna Macy, Carol P. Christ, Ynestra King, Starhawk). D'autres ont également cherché à repenser les pratiques politiques, en appelant au pacifisme, à la non-violence, pas à la révolution (Starhawk, Salleh, Plant, Shiva, Mies).

Présentons quelques écoféministes majeures et commençons par Françoise d'Eaubonne (1920-2005), inventeuse du mot « écoféminisme ». Pour cette pionnière, « le rapport de l'homme à la nature est plus que jamais, celui de l'homme à la femme² ». Elle dénonce la structure sexiste et patriarcale de nos sociétés qui domine autant les femmes qu'elle ne détruit et exploite la nature. Il s'agit de la même matrice idéologique, qui occasionne deux conséquences sur les femmes et la nature : la surproduction agricole et la sur-reproduction de l'espèce humaine. Les femmes n'ont ni eu le contrôle de leur propre corps ni des sols qu'elles voulaient cultiver. Face à cela, Françoise d'Eaubonne n'appelle pas à la révolution, mais au pacifisme et à la non-violence, car il ne s'agit pas simplement de changer le monde, mais « faire en sorte qu'il y ait encore un monde ». C'est en ce sens qu'elle encourage les femmes à partir de leur expérience subjective et radicale de la féminité, de manière à devenir porteuses d'une nouvelle « universalité », y compris pour les hommes. On notera l'ambivalence du mot « féminité », qui pourrait être interprété de manière essentialiste. Il n'en est rien : cette féminité est réflexive et ne devrait jamais être naturalisée, consciente de la valence différentielle des sexes et de l'asymétrie des rapports sociaux de sexe.

Aux États-Unis, Carolyn Merchant (1936-), philosophe des sciences et écoféministe, écrit en 1980 un ouvrage majeur : « *La Mort de la nature: les femmes, l'écologie et la Révolution scientifique* ». Dans cet opus, elle propose une critique de la science moderne, qui, selon une perspective écoféministe, a introduit une vision mécaniciste de la nature (la nature serait un ensemble de mécanismes) qui supprime une vision organiciste de la terre-mère (un ensemble d'êtres vivants qui coexistent). La science moderne est aussi responsable des pratiques violentes face à la nature, situées au croisement de l'interrogatoire judiciaire et de la domination sexuelle, à l'instar de la répression des sorcières au 17^{ème} siècle. Enfin, la naissance des sciences modernes est concomitante à celle du capitalisme et du colonialisme. Merchant nous interpelle sur des racines profondes et invisibilisées des sciences modernes : bourgeoise, coloniale, blanche, mâle, européenne... les sciences modernes ont une responsabilité car leurs savoirs ont

légitimé différents modes de domination, nuisant aux femmes, aux peuples colonisés et aux vivants peuplant la nature.

Dans la même ligne de pensée, en Australie, Val Plumwood (1939-2008) porte une réflexion critique sur l'idéal moderne de domination de la nature. Elle comprend que cet idéal associe les valeurs de la Science à celle de la masculinité, en particulier le fait de reléguer le féminin à une forme de nature infra-rationnelle. De la sorte, la crise environnementale actuelle trouve sa source dans un dualisme moderne entre Raison et Nature, qui se décline ensuite dans une série d'oppositions : entre raison et émotion, raison et corps, domaine public et domaine privé, compris comme respectivement supérieurs et inférieurs, le féminin étant symboliquement associé aux seconds, ce qui fait que l'autre est toujours un objet ou une ressource. Les femmes sont construites comme l'Autre de l'homme et de la raison, conjointement avec les « autres » êtres dits naturels :

« Ce ne sont pas seulement les femmes qui ont été construites comme opposées à la rationalité, la culture et la philosophie occidentales, mais encore l'esclave, l'animal et le barbare, tous associés au corps, et à toute la sphère opposée de la physicalité et de la matérialité³»

Plumwood, à l'instar de Merchant, dénonce l'« hybris », la démesure, de la (techno)science masculine qui transforme la nature en un vaste objet ou ensemble d'objets, la privant de toute agentivité et de tout caractère vivant.

Enfin, Karen Warren (1947-2020) appelle à démilitariser la pensée! Elle analyse cinq caractéristiques d'une pensée oppressive : hiérarchie de valeurs, dualisme de valeurs, une conception du pouvoir où ce dernier est destiné à s'exercer du « haut » vers le « bas », un système qui a pour effet de créer, de maintenir et de perpétuer toute une conception et une pratique du privilège, et enfin, une logique de domination, c'est-à-dire une structure d'argumentation conduisant à la justification de la subordination. Cette critique s'adresse également, de manière globale, à nos modes de pensées occidentaux, comme en éthique où les dilemmes font partie des raisonnements. Démilitariser notre pensée nous permettra de pacifier notre rapport aux vivants.

NOTES

¹ MIES, Maria & SHIVA, Vandana, *Écoféminisme*, Paris, Éditions l'Harmattan, 1998

² D'EAUBONNE, Françoise, *Écologie/féminisme. Révolution ou mutation?* Paris, Éditions ATP, 1978.

³ PLUMWOOD, Val, *Environmental Culture. The Ecological Crisis of Reason*, London, Routledge, 2002, p. 19.

BIBLIOGRAPHIE

CHRIST P., C., *Rebirth of the Goddess: Finding Meaning in Feminist Spirituality*, London, Routledge, 1998.

D'EAUBONNE, F., *Le féminisme ou la mort*, Lorient, Le Passager clandestin, 2020.

SILLIMAN, J. & KING, Y. (ed.), *Dangerous Intersection: Feminism, Population and the Environment*, London, Zed Books Ltd, 1999.

MACY, J., et YOUNG BROWN, M., *Écopsychologie pratique et rituels pour la terre : revenir à la vie*, Gap, Le Souffle d'Or, 2021.

MERCHANT, C., *La mort de la nature : les femmes, l'écologie et la Révolution scientifique*, Marseille, Wildproject, 2021.

MIES, M., et SHIVA, V., *Écoféminisme*, Paris, L'Harmattan, 1999.

PLANT, J., *Healing the Wounds : the Promise of Ecofeminism*, Gabriola (Canada), New Society Publishers, 1993.

PLUMWOOD, V., *Environmental Culture: the Ecological Crisis of Reason*, London, Routledge, 2001.

SALLEH, A., *Ecofeminism as Politics: Nature, Marx and the Postmodern*, London, Zed Books Ltd, 2017.

STARHAWK, *Rêver l'obscur : femmes, magie et politique*, Paris, Cambourakis, 2021.

WARREN, K., *Ecofeminist Philosophy*, Lanham, Rowman & Littlefield Publishers, 2000.